

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

10/12/2003

Présentation du livre d'Antonia Soulez : *Comment écrivent les philosophes ?* par A. Lhomme

A - Le mieux est de partir du titre, qui est à soi seul un *fait de style*.

Comment écrivent les philosophes ? (de Kant à Wittgenstein) ou le style Wittgenstein

Ce titre fait signe vers trois questions qui, à première vue, s'ajustent mal.

(1) « Comment écrivent les philosophes ? »

La question se présente comme très indéterminée puisqu'elle peut signifier :

- + qu'on va s'intéresser aux philosophies du point de vue de leur écriture.
- + se demander s'il existe une écriture spécifiquement philosophique. Ou encore :
- + si les philosophes entretiennent un rapport singulier, spécifique à leur écriture.

(2) « De Kant à Wittgenstein »

Là encore, quelque chose d'énigmatique. S'agit-il =>

+ d'un domaine d'application privilégié de la question précédente, comme pourraient le signifier les parenthèses.

=> On poserait plus spécifiquement cette question de l'écriture philosophique sur un domaine borné par deux noms propres : Kant/Wittgenstein.

=> Mais pourquoi la question de l'écriture philosophique se poserait-elle plus expressément là ?

+ Est-ce l'indice d'un certain parti-pris de modernité : quelque chose commencerait avec Kant qui s'achèverait, viendrait à résolution via Wittgenstein ?

=> Mais pourquoi la question de l'écriture philosophique devrait-elle se poser à partir du cas Wittgenstein ?

Pourquoi ce *terminus ad quem*, puisque c'est manifestement à partir de lui que l'on remonte jusqu'à ce moment inaugural que serait Kant, mais *inaugural de quoi* ?

(3) « Le style Wittgenstein »

+ Cf le redoublement du nom Wittgenstein, qui confirme que c'est lui le foyer du livre. Ce livre est certes un livre qui porte sur la question de l'écriture de la philosophie, mais il se présente tout aussi bien, et peut-être d'abord et essentiellement comme un livre sur Wittgenstein.

Ce qui nous conduit du même coup à entendre différemment son titre : « comment écrivent les philosophes » ...

Je vais vous montrer, à partir de Wittgenstein, comment ils écrivent.

Ou plus exactement : Wittgenstein va vous montrer comment les philosophes écrivent et ce qu'il faut penser de leur écriture. Vous le montrer philosophiquement.

Un peu comme Cézanne écrivant : « je vous dois la vérité en peinture et je vous la dirai » (à Emile Mâle, 23 oct. 1905).

Ce serait donc à partir de Wittgenstein, via l'examen du cas Wittgenstein ou de la révolution opérée en philosophie par Wittgenstein que pourrait s'éclairer enfin la question de l'écriture des philosophes, de la façon si étrange dont ils écrivent ...

+ A noter du même coup l'élosion : « le style Wittgenstein ».

Il ne s'agit pas simplement de consacrer une étude au style *de* Wittgenstein, comme on pourrait étudier le style de Kant ou de Heidegger.

Il y a un style Wittgenstein, c-à-d une manière de philosopher qui lui est tellement propre qu'il vient inquiéter, déstabiliser toutes les autres manières de philosopher.

Mais en quoi consiste ce style ? Il ne s'agit sans doute pas simplement de la façon singulière dont Wittgenstein écrit.

Il s'agit de faire droit au style inauguré par Wittgenstein en philosophie, qui se présente donc en même temps comme un tout nouveau *style de pensée*.

Une *manière de philosopher* qui sans doute se marque dans une écriture, mais pas seulement !

Reprenons l'ensemble du titre ainsi éclairé :

=> Question : en quoi le style Wittgenstein serait-il une réponse exemplaire à la question « comment écrivent les philosophes ? »

Une réponse qui aurait du même coup quelque chose de discrètement normatif : voilà comment, en philosophie, on ne doit, on ne devrait plus écrire après Wittgenstein ...

B - Beaucoup d'objets, donc, pour un seul titre !

=> Beaucoup d'objets pour un seul livre ...

Notre problème — la tâche que m'a confiée P. Macherey — est de comprendre comment ces objets ou ces questions se rapportent les unes aux autres, s'articulent ou bien même jouent les unes sur les autres.

C'est là ce qu'il faut élucider.

Tavail un peu délicat, dont le moins qu'on puisse dire est qu'A. Soulez ne l'a pas vraiment facilité.

Beaucoup d'objets disions-nous. Ou beaucoup de noms pour un même objet ?

Ecriture, style : un mot de trop ?

(1) Commençons par l'écriture.

Et disons d'abord ce que, chez A. S., le souci de l'écriture n'est pas.

+ Il ne s'agit pas de partir humblement des faits d'écriture, du fait de l'écriture entendue au sens littéraire du terme — au sens où la plupart des philosophes sont aussi, peu ou prou, des écrivains, où ils font acte, sinon profession, d'écrire.

+ Le motif de l'écriture est d'emblée polémique, interne à la philosophie. Le livre s'inaugure sur le rappel du reproche adressé par Aristote à Platon, accusé de

métaphoriser. Reproche qualifié de « prise à parti quant au style ». De « procès stylistique ».

Écriture // style, parce qu'il y irait donc d'emblée du statut de la métaphore ?

C'est sur le fond assez classique de l'assignation d'une différence, voire d'un différend entre métaphore et concept que semble se mettre en place, chez A. Soulez, l'interrogation sur l'écriture.

Mais cette différence est reprise polémiquement : vos concepts ne sont que des métaphores. Vous ne pensez sous votre concept rien de déterminé. Tel philosophe croit conceptualiser. Il métaphorise.

Ce qui importe dans cette affaire, plus que le statut de la métaphore, c'est donc le statut du concept.

Examiner la prétention qui est toujours peu ou prou celle du philosophe de proposer une écriture conceptuelle.

L'écriture du philosophe engage donc ou prétend engager immédiatement la pensée. La question de l'écriture en philosophie, c'est la question de la pensée. Cf. l'allusion à la Lettre sept de Platon.

A moins qu'il ne s'agisse des opérations de pensée induites par une écriture ? *Opérations* : le rejet d'une forme d'écriture est toujours le rejet d'une méthode, d'un mode d'approche des objets.

Frappante est l'insistance d'A Soulez sur les questions de *méthode*. Il faut entrer en philosophie par les questions de *méthode*.

Pas selon une approche structurale. Car Guérout, Goldschmidt prétendent aussi entrer dans une philosophie par la méthode (l'« ordre des raisons »). [A Soulez n'y fait aucune mention : le seul qu'elle cite est Vuillemin.]

Il faut plutôt considérer la différence, voire le conflit des méthodes. Tout le système est condensé dans la méthode.

Cf Kant : la méthode n'est pas tant déposée dans le méthodologie que mise en œuvre dans l'analytique. Le vrai nom de la méthode, c'est le transcendantal, est proprement kantien le maniement de l'opérateur ou de l'argument transcendantal.

Problème : nous avons deux mots : écriture, style. L'examen du premier nous en livre un troisième : méthode.

Trois mots pour une même chose ?

(2) De fait, il semble bien que ce soit cet accent mis sur la méthode qui assure l'unité fondamentale *et* du titre *et* du livre.

Dans une intervention qu'elle avait faite il y a quelques années à Lille dans le cadre de Citéphilo et qui portait sur la question de la philosophie et de son écriture, A. Soulez avait eu cette formule : « le style, c'est l'écriture de la méthode ».

Façon aussi heureuse que suggestive d'articuler ces trois concepts !

Cette formule, sauf erreur, ne reparait pas dans le présent livre. Du moins pas littéralement.

Comme si trop de jeu s'était introduit dans l'usage des trois termes pour que la formule puisse être conservée ?

Comme si la formule se révélait plus difficile à justifier que prévu ?

Une chose est sûre : il y a, pour A. Soulez, une *écriture spécifiquement liée à la méthode*. La méthode, le choix polémique, différentiel d'une autre méthode commande une écriture, c-à-d un autre *Dichten*, un autre art de composer.

Les deux concepts de méthode et d'écriture peuvent donc être articulés, *dès lors que l'accent est mis sur la dimension compositionnelle* (au sens musical) de l'écriture. Ce que j'ai personnellement proposé [dans l'article que j'ai consacré au style des philosophes in *l'Encyclopédie philosophique universelle*, PUF, vol. intitulé : « Le Discours philosophique »] d'appeler sa dimension « poiétique ». Autrement dit, le texte est comme une *partition* (et non pas comme un chiffre : NB le motif clairement anti-herméneutique).

Problème : le style ... Qu'en est-il du style ? Peut-être faut-il dire de cette écriture de la méthode qu'elle *décide d'un style*. *Style de pensée*, et pas seulement d'écriture.

Mais qu'est-ce qu'un style de pensée, saisi par delà une écriture ?

Qu'est-ce qu'un style de pensée qui ne serait pas tout entier déposé dans la méthode ?

Ou bien le style ne ferait-il que nommer la différence des écritures et/ou des méthodes ressaisie comme indice d'une singularité ?

Comme on voit, on a là plus de questions que de réponses. Mais au moins des questions susceptibles de fournir une grille de lecture.

Mais peut-être sommes-nous allés trop vite.

Nous avons beaucoup glosé le titre, et un peu perdu de vue le sous-titre.

(3) Pourquoi le nom de Kant ? Pourquoi le « style Wittgenstein » ?

Commençons par Kant.

Comment Kant se situe-t-il par rapport au débat, à l'enjeu métaphore / concept ?

Il faut, pour en décider, revenir à sa théorie du symbole, qui engage un présupposé fondamental concernant la relation concept/intuition. Cf l'opposition mauvais symbolisme/bon symbolisme.

Sous le couple métaphore/concept, il y aurait en réalité un tout autre objet, bien plus fondamental, qui serait le rapport concept/intuition ?

Tel serait le deuxième objet du livre, curieusement dissimulé via sa mise entre parenthèses.

Car ce qui justifie le parcours de Kant à Wittgenstein, en passant par Brentano, Frege, Husserl, Russel, Carnap, Schlick, Heidegger, c'est la question, en philosophie, du sort à faire à ce qu'A. Soulez appelle les « contenus », dont l'intuition n'est d'ailleurs qu'un des *modes de saisie* particulier.

C'est donc à la reconstruction et à l'examen du débat entre intuitionnisme et conceptualisme et au delà, entre cette exigence d'effectuabilité des opérations mentales — dont a été exemplairement porteur le Cercle de Vienne sous l'impulsion du tout premier Wittgenstein — et toutes les méthodes ostensives de saisie des contenus — qu'on les appelle intuition, comme Kant ou Bergson, ou visée en régime d'épochè, comme Husserl — qu'est consacré ce livre considérable, rejetant très souvent — trop souvent ? — au second plan la question de l'écriture et du style.

Autrement dit, ce conflit des méthodes est la véritable *gigantomachia* à quoi le livre est véritablement ordonné et ce n'est en un sens que secondairement que ce combat laisserait des traces dans des choix d'écriture.

A moins que Wittgenstein n'ait compris le premier que le choix à opérer autour de la question de l'*ostensivité* se décidait toujours déjà sur une question d'écriture, dans

la mesure où toutes les méthodes qui prétendent accéder directement, immédiatement à quelque contenu ne peuvent que ... métaphoriser.

A commencer par Platon avec ses « idées », du temps où Wittgenstein s'appelait Aristote .:

Sommes-nous à présent au cœur du projet d' A soulez ?

Presque. Mais il faut creuser encore ..

Car on ne voit pas très bien, à vrai dire, quel rapport entretiennent au juste métaphorisation et ostension.

La première — la métaphore — est un fait d'écriture et elle a à voir avec une forme de rhétorique. La seconde se prétend le résultat d'une opération, elle-même déduite d'une méthode.

Rhétorique : serait-ce un quatrième mot pour un même objet ?

Non, car la rhétorique, chez A. Soulez, c'est le mauvais objet. Ce avec quoi il ne faut surtout pas confondre le style.

Mais alors qu'en est-il du style ? S'il est tout autre chose qu'une rhétorique, s'il constitue un motif anti-rhétorique ?

Faut-il y voir un concept simplement descriptif — toute philosophie aurait alors, en droit, un style — ou fonctionne-t-il comme un concept différentiel et de ce fait discrètement normatif : seul le style Wittgenstein serait au clair quant à ce que c'est qu'un style ?

Mais n'allons pas si vite et demandons-nous plutôt quel rapport entre méthode et métaphorisation : comment une méthode philosophique peut-elle ne faire que métaphoriser ?

En quoi la méthode de la plupart des philosophes aurait-elle cette dimension irréductiblement métaphorisante (\neq poétique) que Wittg serait le premier à débusquer et à éliminer dans son style — et à l'éliminer sans retour ?

Réponse : parce que toutes les méthodes philosophiques, dès lors qu'elles sacrifient au mythe de l'ostensivité, sont autant de noms sur des opérations à effectuer mais qui se révèlent, sous le scalpel analytique, ineffectuables.

C'est là ce qu'elles ont en commun et que Wittgenstein ne fait que diagnostiquer.

Mais c'est aussi et tout autant ce qui signale leurs différences et leur confère leur « style » c-à-d leur leur signature propre.

Car ce qui signale et singularise une philosophie, c'est un certain vocabulaire, particulièrement celui qui consigne une méthode ou le programme d'une méthode. Cf. in chap. II l'allusion au *Vocabulaire* de F. Worms sur Bergson chez Ellipses.

Problème : ce sont des noms pour des opérations ineffectuables.

Exiger cette effectuation, exhiber son impossibilité, tel est le style wittgensteinien, ce qui fonde son extraordinaire déceptivité.

Résumons-nous

Il s'agit, dans ce livre, de proposer une enquête sur le « style conceptuel », expression qui semble désigner un type de pratique et de mise en œuvre de la méthode philosophique.

L'enquête se justifie en ce que ce type ou ce style de méthode se trouve affronté à un problème dont la résolution est difficile et tardive en raison d'une résistance.

Ce problème : aller jusqu'au bout de ce qu'exige une pensée par concepts, en renonçant à la tentation (et en la dénonçant du même coup) de refonder la *Begriffsschrift* sur quelque moment ostensif ou tout autre saisie mystérieuse de contenus.

Les expressions « style transcendantal », « rhétorique de l'ineffable », « style mystique », « style d'écriture sous epochè », « idiome qui sonne bizarre », « style ineffabiliste » sont les expressions — ou les mots doux — qui scandent le procès stylistique adressé aux diverses démarches intuitionniste, phénoménologique qui se veulent principalement ostensive ou qui le demeurent de quelque manière, en dépit de leur parti pris analytique.

Il s'agit, inversement, de favoriser l'émergence d'une pensée qui assume jusqu'au bout les exigences propres au style conceptuel, c-à-d qui adopte une écriture débarrassée de toute forme d'ostensivité.

On l'appelle tour à tour « style analytique », « style grammatical », « style désaffecté », « idiome neutre », « style ou idiome aspectuel », « idiome wittgensteinien », « style Wittgenstein ».

Cette présentation de l'argument général du livre étant faite, il faudrait en venir plus expressément à la demande que P. Macherey m'avait adressée lors de la dernière séance. Et qu'il me fallait longuement introduire.

De façon à la fois la spécifier et à en donner à apercevoir la difficulté.

C - Qu'est-ce que le style pour A Soulez ?

Autrement dit :

=> Quel emploi A Soulez fait-elle de ce concept ?

=> Dans quelle mesure ce concept est-il chez elle opératoire ?

=> Dans quelle mesure est-il même univoque ?

Difficile de répondre à ces questions, car le style n'est pas l'objet du livre.

Il n'y a pas, chez A. Soulez, l'équivalent d'une « philosophie du style ».

L'objet du livre, c'est la pensée Wittgenstein.

Mais comme celle-ci a quelque chose de singulier, de déconcertant, de déceptif, exhiber sa différence, c'est débusquer en même temps les malentendus dont sa pensée est l'objet, les interprétations qui s'accumulent sur l'œuvre et qui témoignent d'une manière de lire qui n'est pas appropriée à sa méthode. D'un art de lire qui méconnaît la singularité parfaitement délibérée de son art d'écrire.

Bref, une méconnaissance de son style.

Le style n'est donc pas le point de départ mais on ne peut pas ne pas le rencontrer. Il est même présent en personne à l'arrivée, sous les espèces du « style Wittgenstein ».

Mais comment un concept peut-il être taillé pour un unique philosophe ?

Pourquoi n'y a-t-il pas un style Kant ou un style Heidegger ?

Concernant Heidegger, il y a une rhétorique : rhétorique de l'ineffable nous dit le chap. V.

Concernant Kant, il y a bien quelque chose comme le « style transcendantal », mais qui n'est pas absolument propre à Kant puisqu'il a une succession et qu'on peut en repérer la résurgence chez GGG, via l'opposition mal résolue par lui, selon A. Soulez, entre style transcendantal et style grammatical.

Style grammatical qui serait un de noms possibles du style Wittgenstein si son vrai nom, livré au Chap. VII, n'était : idiome aspectuel.

Car il y beaucoup plus de noms qu'on ne croit chez A. Soulez pour un objet malaisément identifié : s'il n'y a pas à proprement parler une langue des philosophes, il y a au moins un idiome. C-à-d quelque chose qui se forge à partir de la langue naturelle, mais qui n'est plus elle.

Nous voici donc au rouet :

D'un côté le style Wittgenstein, avec ses avatars : style analytique, puis style grammatical et enfin idiome aspectuel. Impossible de lire et d'étudier correctement Wittgenstein sans élucider la question et l'histoire de ce style. En ce sens on a là un des grands livres sur Wittgenstein, qui nous munit d'un art de le lire.

De l'autre, un jeu entre des concepts comme écriture, méthode, rhétorique, idiome, *Dichtung*, style, mode, où le mot style fait manifestement l'objet d'un emploi non univoque, peu réglé, ce qui rend impossible de déférer à la demande de P. Macherey, sauf à entrer dans une lecture minutieuse du livre, travaillant à repérer toutes les occurrences et à démêler la diversité des emplois.

Dont la fréquence même est fort variable.

Si — à première vue — il n'y a pas un seul chapitre qui n'emploie au moins une fois le mot, certains chapitres pourraient quasiment s'en passer et toute une part du livre aurait pu s'écrire sans la moindre référence au concept de style, dont l'emploi a, dans ces chapitres, quelque chose d'un peu accidentel.

En revanche, d'autres chapitres lui font un sort privilégié mais jamais dominant.

Enfin, les titres et les sous-titres sont souvent trompeurs, ce qui est le plus agaçant. Car on pouvait espérer qu'au moins, dans les titres et les sous-titres le mot style ferait l'objet d'un emploi réglé !

Exemple : à propos de Wittgenstein, on emploie le sous-titre *Dichtung : une prose sans style*. Pour immédiatement faire des considérations pleines d'acribie sur le *style de Wittgenstein*, c-à-d sur ce ... style sans style.

Qui est bien sûr un style ... sans « effets de style », donc sans rhétorique, donc sans métaphorisation — en raison d'un emploi tout nouveau (strictement analogique) de l'image ...

Voilà le genre de chausse-trappe qui attend le lecteur ...

Pour s'en garder, il faudrait commencer par examiner de plus près les deux chapitres où la question du style est traitée de façon explicite et exemplaire.

+ Le chap III : « philosopher en style grammatical ou style transcendantal ? »
Qui est une explication serrée avec Granger.

[A noter que, dans la table des matières, le titre du chapitre change : philosopher en *mode* grammatical... !!]

+ Le chapitre VII : l'*idiome* aspectuel [la table des matières ajoute entre parenthèses : le *style* Wittgenstein !!]

S'avancer plus avant serait l'objet de tout un travail et sans doute d'une autre conférence ...